

COURTILZ DE SANDRAS

MÉMOIRES
DE M. DE B***,
SECRÉTAIRE
DE M. L. C. D. R.

Édition critique établie, présentée et annotée par Nicolas FRÉRY
Avec la participation d'Érik LEBORGNE

Préface d'Emmanuelle SEMPÈRE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Parmi les épisodes éminemment romanesques – naissance dans des circonstances extraordinaires, périls en mer, reconnaissances émues, incarcération soudaine – qui jalonnent l’existence du personnage-narrateur des *Mémoires de M. de B****, Courtilz de Sandras imagine la rencontre avec un repris de justice qui se révèle être « l’homme le plus adroit pour contrefaire toutes sortes d’écriture » (p. 133). Ce portrait d’un falsificateur virtuose ne saurait être innocent sous la plume d’un écrivain régulièrement tenu, dans les premières études qui lui furent consacrées, pour un « faussaire tout à fait distingué¹ ». Faussaire, Courtilz le serait au sens où il est passé maître dans l’art de composer des simulacres de mémoires aristocratiques, dont l’exemple le plus fameux est aujourd’hui, grâce à la postérité que leur a offerte Dumas, les *Mémoires de d’Artagnan* en 1700. Encore aurait-on tort de penser qu’en apposant le nom de d’Artagnan, de Rochefort ou de Montbrun en tête de ces mémoires fictifs, l’intention était nécessairement de duper le lecteur. Si certains ont pu croire à leur authenticité, ces textes n’en ont pas moins été très tôt accueillis comme l’œuvre d’un romancier. Le projet littéraire de Courtilz repose pour partie sur la « conscience du leurre² » que l’écrivain s’emploie à cultiver chez

¹ André Le Breton, « Un romancier oublié : Courtilz de Sandras », *Revue des deux mondes*, vol. 139, n° 4, février 1897, p. 814. À propos d’une bibliographie qu’il s’agirait de consacrer à la « multitude d’ouvrages français que des faussaires français ont mis sous des noms connus », Charles Nodier écrivait qu’« un Gatien Courtilz de Sandras fournirait seul plusieurs pages » (*Questions de littérature légale. Du plagiat, de la supposition d’auteurs, des supercheries qui ont rapport au livre* [1812], Droz, 2003, p. 71).

² Formule de Jean-Paul Sermain (*Métafictions (1670-1730), La réflexivité dans la littérature d’imagination*, Paris, Champion, 2002, p. 67) que Carole Atem applique aux pseudo-mémoires de Courtilz dans la principale monographie qui leur est à ce jour consacrée (*Les Mémoires apocryphes de Courtilz de Sandras*, Paris, Éditions du Panthéon, 2016, p. 16). Sur la part de jeu dans les « prétentions de vérification préfacielle » chez Courtilz, voir Zeina Hakim, *Fictions déjouées. Le récit en trompe-l’œil au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2012, p. 83 et suivantes.

son public en instaurant avec lui, dès le paratexte, une complicité ludique. Même les lecteurs les plus expérimentés ont toutefois tardé à être en mesure d'identifier cet auteur qui ne s'est jamais départi de son anonymat. Un écrivain de l'ombre, qui délègue la parole à un narrateur sans nom dans une œuvre ne relevant d'aucun genre constitué : telle est, en effet, l'expérience de lecture singulière à laquelle invitent les *Mémoires de M. de B****.

Une triple indétermination frappe l'auteur, l'énonciateur et le genre du dernier ouvrage de Gatien Courtitz de Sandras paru de son vivant, en 1711. L'auteur d'abord, tant cet ancien mousquetaire devenu un écrivain prolifique des années 1680 à sa mort en 1712 fut, selon l'heureuse formule de René Démoris, « l'homme invisible de la littérature de cet entre-deux-siècles³ ». Tout juste s'est-il autorisé de discrets effets de signature, en faisant malicieusement dire au narrateur de ses *Mémoires de L.C.D.R.* : « nous avons un de nos parents qui avait nom Courtitz⁴ ». Si un lecteur comme Bayle a d'emblée su reconnaître, dans le corpus des œuvres clandestines de Courtitz, la technique romanesque d'un écrivain unique, les bibliographes n'ont retrouvé sa trace qu'après sa mort⁵. Or, dans les *Mémoires de M. de B****, l'anonymat de l'auteur redouble celui du narrateur, orphelin dont l'ascendance reste inconnue en dépit de son sentiment d'élection aristocratique. Dans une société où l'on est ce que l'on naît, M. de B*** – que l'on a voulu identifier sans réelles preuves à un hypothétique M. de Bouy⁶ – n'a pas d'autre nom que celui que lui a donné l'ecclésiastique qui l'a recueilli. La paternité de l'ouvrage est aussi obscure que les origines du personnage sont entourées de mystère.

³ René Démoris, « Courtitz de Sandras ou l'homme invisible », préface aux *Mémoires de M. le Marquis de Montbrun*, éd. Érik Leborgne, Paris, Desjonquères, 2004, p. 7.

⁴ Courtitz de Sandras, *Mémoires de M. L.C.D.R.*, éd. Carole Atem, Paris, Honoré Champion, 2018, p. 49. Jean Lombard y voit « non seulement une signature à la manière du Moyen âge, mais, au début du premier livre de mémoires apocryphes, une sorte d'indication, de signe » (*Courtitz de Sandras et la crise du roman à la fin du Grand Siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980, p. 531).

⁵ Un critique néerlandais, Albert-Henri de Sallengre, est le premier à identifier Courtitz de Sandras en 1715, dans ses *Mémoires de littérature*, La Haye, H. Du Sauzet, t. 1, p. 194.

⁶ M. de B*** est assimilé à M. de Bouy à partir de 1813. Voir Jean Lombard, « Le personnage de mémoires apocryphes chez Courtitz de Sandras », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1977, n° 3/4, p. 526.

À cette double indétermination répond une troisième : celle du genre incertain dont relèvent les *Mémoires de M. de B****. Courtilz pratique une forme composite où s'amalgament le projet mémorialiste et l'invention fictionnelle. Le lecteur ne peut qu'être frappé par l'hybridité d'une œuvre qui fait coexister le plaisir du romanesque et l'examen sans complaisance d'une période politiquement troublée, marquée par une figure toute-puissante : celle du Cardinal de Richelieu, dont B*** devient le subalterne dévoué au risque d'abdiquer toute personnalité.

Dans cet ouvrage ultime, Courtilz prolonge et approfondit l'esthétique de ses précédents pseudo-mémoires. C'est d'abord à l'œuvre à succès où s'invente son style mémorialiste – les *Mémoires de L.C.D.R.* en 1687⁷ – que l'auteur semble revenir près de vingt-cinq ans plus tard. Le destin de B***, comme celui de L.C.D.R., est en effet scellé par un accident de carrosse qui prive le narrateur de sa mère. Les deux personnages entrent au service du Cardinal dont ils exécutent les basses œuvres. Il n'est à cet égard pas jusqu'au titre complet des *Mémoires de B***, secrétaire de M. L. C. D. R.*, qui ne résonne avec celui des *Mémoires de L.C.D.R.* Les initiales C. D. R. laissaient escompter en 1687 un texte relatif au Cardinal de Richelieu – plutôt qu'à l'obscur Comte de Rochefort –, auquel le titre de 1711 fait bien cette fois référence. Au-delà des continuités entre la première et la dernière œuvre mémorialiste de Courtilz, l'auteur campe dans les *Mémoires de B**** un personnage de corsaire qui rappelle celui qu'il avait mis en scène dans ses seuls pseudo-mémoires au féminin, les *Mémoires de la Marquise de Fresne* (1701), et l'épisode d'embastillement de B*** redouble le récit d'incarcération des *Mémoires de La Fontaine* (1699)⁸. Courtilz ne cesse d'une œuvre à l'autre d'exploiter un même fond anecdotique et romanesque, construisant ainsi un univers littéraire cohérent où l'interchangeabilité partielle des héros

⁷ Maintes fois réédités, les *Mémoires de L. C. D. R.* inspirent entre autres Challe et Defoe.

⁸ Nous renvoyons à la récente édition de Carole Atem, qui souligne que « la prison n'est pas qu'un motif littéraire omniprésent dans l'univers diégétique du romancier : territoire frontalier du vécu, du narré et du représenté [...], elle est une zone de porosité privilégiée entre les champs de la fiction et du réel » (*Mémoires de Messire Jean-Baptiste de La Fontaine*, Paris, Honoré Champion, 2023, p. 19).